

Bernard HIRIGOYEN

INTRIGUE

À

PORT-DES-BARQUES

Du même auteur :

« Meurtre à Baïgorry » édité en décembre 2018.

ISBN : 978-2-9567429-1-3

© Bernard HIRIGOYEN 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1ère et 4ème de couverture réalisées par

Magalie Loosen

([hirigoyenmagalie@msn.com](mailto:hirigoyenmagalie@msn.com))

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

## PRÉAMBULE

Ce matin, elle doit vider les combles de l'habitation, à l'ombre des tuiles qui la protègent des regards indiscrets. Le cri des mouettes résonne par intermittence, car l'Océan n'est pas loin.

Éclairée par un œil-de-bœuf qui veille au grain, cette femme s'accroupit pour accéder aux caisses en bois endormies depuis plusieurs décennies. Elle progresse difficilement, agenouillée sur ce plancher craquant et poussiéreux qui semble ne pas avoir été dérangé depuis une éternité. Sous l'auréole conservatrice des toiles d'araignée qui l'accompagnent, elle se demande par quoi et où commencer.

Un rayon de soleil s'invite alors à travers la lucarne ; il éclaire un coffret qui scintille comme une roche vitrifiée par le temps, attirant son attention.

Elle l'extirpe, espérant découvrir des souvenirs. Mais en l'ouvrant, elle s'interroge, interloquée par le message qu'elle vient de trouver.

## UNE TERRE D'ACCUEIL

Quelques semaines plus tard...

Tu es resplendissant dans cette tenue, mon chéri !

— Ah bon ?

— Oh oui ! Et elle te rajeunit !

— Tes compliments me touchent. Mais es-tu vraiment objective ?

— Bien sûr... pourquoi ?

— Parce que je n'ai plus tout à fait la taille de pull de mes vingt ans.

— C'est normal. Avec l'âge, tu t'es légèrement enrobé, mais pour moi tu es toujours le même !

C'est mon premier jour de service. Mon épouse Isabelle trouve les mots pour m'encourager. J'accepte ses compliments, mais je pense surtout que l'uniforme joue en ma faveur... ah ! ah !

\*

Une semaine s'est écoulée depuis notre départ du village de Saint-Étienne de Baïgorry. Le hasard de la vie dicté par les décisions de la hiérarchie nous a

parachutés en Charente-Maritime. Après avoir quitté la vallée basque et sa petite brigade, la ville de Rochefort-sur-Mer et son arsenal nous accueillent.

Aujourd'hui samedi, Isabelle ne travaille pas. C'est son week-end de repos. Elle a immédiatement trouvé du boulot en arrivant ici, toujours dans son domaine professionnel : les assurances. Elle a bien voulu m'accompagner ce matin pour un petit déjeuner en duo, vêtue de sa ravissante nuisette qui ne vieillit pas avec le temps.

Nous sommes le 3 août 1991. Il est 07 heures 45. Je suis prêt à rejoindre mon « patron » : le Commandant Chassin. Cet officier est responsable de toutes les brigades de gendarmerie situées dans l'arrondissement. Il me présentera ces unités durant les deux jours de permanence.

Il est temps pour moi de descendre, car il doit m'attendre... Isabelle m'encourage à nouveau, à sa façon :

— Allez, je te souhaite une bonne journée. Je penserai à toi !

— Merci, ma chérie. Et toi, profite de ce beau temps pour visiter la région !

Notre appartement de fonction est situé au premier étage, juste au-dessus des bureaux. Ces

logements sont principalement occupés par les gradés : c'est bien connu, les « chefs » doivent être toujours prêts à intervenir et montrer l'exemple à la troupe. Je dirais que c'est devenu à notre époque plutôt symbolique.

Deux autres structures plus récentes, indépendantes du bâtiment, ont été construites pour la quarantaine de militaires présents dans la caserne avec leurs familles. La Gendarmerie de Rochefort<sup>1</sup> a la particularité d'être implantée dans le centre-ville, en zone de compétence d'un commissariat de police. Mon domaine d'action se situe donc à l'extérieur de cette commune, sur l'ensemble des brigades environnantes.

En quelques enjambées, je dévale les escaliers pour rejoindre mon supérieur. Je n'ai pas la boule au ventre, mais je reste encore quelque peu nostalgique de ma précédente brigade rurale. Là-bas, j'étais habitué à retrouver tous les matins mes hommes.

Ici, c'est un peu différent : les marches, bien qu'étant également anciennes, n'ont pas tout à fait la même senteur. Le craquement si caractéristique du bois de chêne de la vallée basque me manque déjà. Et mes empreintes digitales laissées au pays ne sont pas encore imprégnées sur cette nouvelle rampe d'escalier. Il me

---

<sup>1</sup> Rochefort : les Charentais et les locaux nomment ainsi la ville de Rochefort-sur-Mer.

faudra quelques journées, voire quelques semaines de travail pour colorer ce bois maritime...

Arrivé devant la porte entrouverte de son bureau, je l'aperçois. Sec comme une trique, la moustache taillée à la française, l'officier est debout, appuyé derrière son « pupitre d'examineur », en train de lire des notes. Je frappe doucement pour ne pas le brusquer :

— Bonjour Commandant !

— Ah... bonjour Lieutenant ! Entrez ! Alors, ça y est, vous êtes prêt pour vos nouvelles fonctions ?

— Oui, comme toujours !

— Quelle impression ça vous fait de porter ce grade ?

— Eh bien... C'est quand même un honneur et une page qui s'ouvre !

Je n'ose pas lui dire que cette « casquette » n'est pas plus lourde que mes précédentes. Je ne ressens pas de fierté particulière. Par contre, je reste toujours aussi motivé pour servir mon pays, et là, oui, j'en suis fier.

— Bon, eh bien, Lieutenant... maintenant, il va falloir assumer... ! N'est-ce pas ?

Putain ! En une fraction de seconde, il vient de me donner une bonne claque par cette petite réflexion significative.

Le "patron" est proche de la retraite. Il a du vécu. Il sait maintenir sous pression les hommes qu'il commande. Bienvenue sous ses ordres !

— Je vous sers un café ? ajouta-t-il comme si de rien n'était.

— Euh... oui, je veux bien, merci.

— Bon alors, Lieutenant, vous vous remettez de cette affaire de Baïgorry ?

— Tout doucement ! Et le temps sera le meilleur remède.

— Alors, c'est vous qu'on surnomme J.P.S. ?

— Oui... pourquoi ?

— Non, comme ça !

— Je constate que l'information est déjà arrivée jusqu'à votre bureau.

— Les bruits courent vite, surtout en gendarmerie !

— Oui, et je suis bien placé pour le savoir !

— Je connais très bien le Capitaine Sauge qui était avec vous dans cette enquête judiciaire. Il est charentais, comme moi. Il a fait une demande récemment pour être affecté outre-mer. Il attend une réponse.

— Ah... ? Eh bien, vous me l'apprenez ! Il mériterait effectivement qu'elle soit acceptée.

Un quart d'heure après...

— Bon... eh bien... on se retrouve tout à l'heure, Lieutenant, pour visiter les brigades ?

— Oui... d'accord !



Juste avant de m'éclipser, quelqu'un frappe à sa porte :

— Entrez... !

— Bonjour Commandant, voici le journal !

— Ah, merci, Lagarde !

— Le gendarme Lagarde est de permanence pour vingt-quatre heures. Il fait partie de l'effectif de la brigade territoriale. Tous les jours, un militaire de ce service qui jouxte nos bureaux assure l'accueil du public. C'est l'unité « de base » en quelque sorte. Elle représente le premier maillon essentiel de la chaîne judiciaire avec la population, comme celle que je commandais à Saint-Étienne de Baïgorry.

Je regagne mon bureau... mais quelques secondes après le Commandant Chassin me rejoint, plus tôt que prévu :

— Bon... Lieutenant, on y va !

— Je suis prêt.

— On doit partir, mais pas pour les mêmes raisons !

— Ah bon ?

— La brigade de Port-des-Barques vient d'appeler. Un corps a été repêché dans la Charente ! Je vais conduire, je connais l'endroit !

La journée commence bien ! Nous voilà sur la route... Vingt minutes après nous approchons des lieux.

J'aperçois un homme qui nous fait de grands signes au bord d'un chemin.

— Ah, mais c'est Jean Berteau !

— Jean Berteau ?

— Oui, Lieutenant... Le gendarme Berteau de la brigade de Port-des-Barques ! Je suppose qu'il ne travaille pas aujourd'hui.

Il est en civil, pas loin du carrelet<sup>2</sup> en question situé en amont du petit port. Nous ne pouvions pas le rater :

— Venez ! Venez ! crie-t-il, tout affolé.

Nous nous garons, avant de le suivre rapidement sur le ponton... et quelques mètres plus loin :

— Regardez ! On a eu la surprise de pêcher ça !

Le « ça », c'est ce que nous découvrons dans le filet : un corps humain dont il manque le bras droit.

— C'est vous qui l'avez relevé ?

— Oui, Commandant ! Et Marcel<sup>3</sup> pendant ce temps préparait les appâts. Quand j'ai commencé à sortir le filet, je trouvais qu'il était bien lourd. J'ai vite compris pourquoi !

L'homme repêché est dans un état de décomposition avancée, le visage déformé par le temps

---

2 Carrelet : cabane montée sur pilotis sur laquelle se pratique la pêche au carrelet.

3 Marcel : propriétaire du carrelet, ami du gendarme Berteau.

passé dans l'eau. Son short et le teeshirt sont en lambeaux.

Quelques poissons pris dans les mailles du filet frétilent autour du cadavre. Ils sautent éperdument pour essayer de sauver leur peau. Le noyé, gonflé par les gaz, continue de déverser dans l'estuaire un surplus de putréfaction. Cette substance attire les mouettes qui s'agitent au-dessus de nos têtes. Elles crient avec frénésie, excitées par la découverte toute fraîche de ce corps qui dégage désormais à l'air libre des odeurs de festin pour ces vautours de la mer.

Jean Berteau et Marcel sont encore sous le coup de l'émotion. Ce dernier est à la retraite. Il passe une grande partie de ses journées sur le ponton. Cette pêche se pratique principalement dans les estuaires de France, et en particulier, ici, au bord de la Charente et sur toute la côte.

Les « deux-tons » d'un véhicule de gendarmerie résonnent jusqu'à nous. Les collègues de Port-des-Barques ne vont pas tarder à nous rejoindre. Ils pourraient être un peu plus discrets. Il n'y a plus d'urgence. Ils vont alerter tous les habitants en traversant le bourg de cette façon. Ils étaient sur un accident survenu quelques heures auparavant... Les voilà, ils arrivent...

Deux gendarmes sortent du fourgon. Ils s'avancent jusqu'à nous. Le plus ancien gesticule avant même de savoir ce dont il s'agit :

— Bon, c'est quoi ce bordel ? demande l'Adjudant Herbot<sup>4</sup>, un peu essoufflé.

— Regarde, Philippe, on vient de l'extraire de l'eau !

— Sacré pêche, Jean !

— Ouais... ! Le corps devait baigner dans l'estuaire depuis pas mal de temps.

Jean Berteau lève davantage le filet à l'aide du treuil manuel qui couine, rouillé par l'air marin.

— Vous ne travaillez pas aujourd'hui, Berteau ?

— Non, Commandant. Je suis en vacances pour la semaine... Nous sommes là depuis plus d'une heure.

— Et Jean ! Du coup, il peut te servir d'appât !

— C'est déjà fait, Philippe. Regarde !

— Ah oui, je vois ça... ! Ah, pardon Lieutenant... ! J'ai oublié de vous dire bonjour. Bienvenue en terre charentaise avec ce cadeau tombé du ciel !

— Merci, pourtant Noël est encore loin !

— Ah ah ! Oui, comme vous dites, et en plus le charentais est généreux !

L'humour de l'Adjudant semble être bien connu de ses collègues, et du propriétaire du carret qui sourit à cette remarque. Sa bedaine proéminente m'indique

---

4 L'Adjudant Philippe Herbot commande la brigade de Port-des-Barques.

qu'il se rapproche tout doucement de la retraite. J'ai vu juste : dans un peu moins d'un an, il doit effectivement rejoindre le cercle très ouvert des anciens militaires qui ont exercé dans la région.

Et il a définitivement trouvé sa terre d'accueil pour le restant de ses jours : le village de Port-des-Barques.

Mon collègue Pascal Vignaud vient d'arriver... Il était avec les gendarmes de Fouras, suite à un cambriolage survenu au cours de la nuit dans une maisonnette inoccupée.

On s'équipe comme il se doit, car les constatations spécifiques vont commencer :

Jean Berteau soulève un peu plus le filet, jusqu'à notre hauteur. On pourra alors déposer le corps sur un linceul plastifié prévu à cet effet.

— Ouafff!!!

Pascal a du mal à se contenir : des gaz de putréfaction se dégagent du noyé à chaque mouvement brusque du treuil de relevage. Le cadavre gorgé d'eau continue de se vider d'une substance gluante; elle coule inexorablement sur le ponton, pour finir à nouveau dans les méandres boueux de l'estuaire. Il est remonté à la surface, aidé par une main que lui a tendue Jean Berteau par son coup de filet.

L'homme est de taille moyenne. Son torse est bombé, gonflé par le temps passé dans la Charente. À travers son teeshirt, on devine l'absence des tétons qui ont fait le bonheur des crevettes grises désormais agrippées sur les muqueuses nasales.

Pour l'instant, nous ne pouvons déterminer l'âge approximatif de l'individu. Au travers de son visage effacé par les prédateurs aquatiques, il me semble percevoir des cris de souffrance qui n'auraient pas été entendus le jour où il s'est noyé. Ce cadavre purulent ressemble maintenant à une éponge que l'on n'ose plus essorer.

À croire que les odeurs pestilentielles se sont propagées au domicile du correspondant local : il arrive à son tour. Je pense que la rumeur publique s'est très vite répandue dans le bourg, jusqu'à la porte de notre intervenant journalistique. On lui demande de patienter un peu et de se mettre en retrait, ce qu'il fait intelligemment pour nous laisser travailler en toute sérénité...

— Tu constates comme moi, Pascal ?

— Oui, Lieutenant, je les vois !

Des traces suspectes sont visibles autour du cou, des traces continues, incrustées dans la chair jusqu'à devenir de légères crevasses, comme si l'homme avait été étranglé. L'autopsie à venir le dira.

Le bras droit manquant confirme nos impressions : le corps est resté durant quelques

semaines dans l'eau. Les membres inférieurs commencent d'ailleurs à se détacher du tronc.

L'homme porte une alliance. Et en raison de l'état de décomposition du cadavre, nous laisserons le soin aux spécialistes de la médecine légale de la retirer. Deux initiales sont gravées sur la partie extérieure du bijou : B.A.

— Pour l'instant, on ne peut pas savoir s'il a eu les mains liées ! souligne l'Adjudant Herbot.

Je devine dans ses propos un humour noir et caustique. Il s'approche de nous en rajoutant :

— Par contre, je me demande si ce n'est pas notre pêcheur de Fouras porté disparu depuis trois semaines.

— Vous pensez que c'est lui ?

— Oui, Commandant !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il s'appelait Baillard Alain, comme les initiales inscrites sur l'alliance !

— Ah oui... effectivement, c'est peut-être lui !

— Avait-il d'autres signes distinctifs ?

— À ma connaissance, non, Lieutenant !

— Son bateau avait été retrouvé ?

— Oui, Lieutenant ! Il est toujours entreposé dans la cour de notre brigade !

— J'y passerai après les constatations.

— On vous accompagnera.

— Où l'aviez-vous découvert ?

— Près de la barre d'Estrée, entre l'île Madame et l'île d'Oléron.

— La barre d'Estrée ?

— Oui, Lieutenant, la barre d'Estrée ! C'est une partie rocheuse située à plus de six kilomètres de la côte. À marée basse, les gens viennent y ramasser des palourdes.

Depuis plusieurs minutes, un attroupement s'est formé à proximité du ponton, sous le regard de quelques plaisanciers qui descendent la Charente pour rejoindre la mer...

Dans ce genre d'évènement, il y a toujours un individu qui a « vu » et « tout entendu ». Il déroule même le scénario de l'homicide volontaire, du suicide ou de la noyade accidentelle. Et à ce moment précis, le badaud en question est près de nous. Il discute avec d'autres curieux au bord de la route. Ici, à Port-des-Barques, tout le monde le connaît : il s'appelle « rumeur publique »...

Deux bonnes heures se sont écoulées depuis notre arrivée, sous l'observation du Maire présent au début des opérations. Entretemps, le Commandant avait regagné la caserne de Rochefort pour aviser sa hiérarchie et le Procureur de la République.

Nous poursuivons le travail technique. L'Adjudant Herbot me seconde dans toutes les opérations. Ma position est claire à son égard : je



prends l'enquête à mon compte, même si le corps vient d'être découvert dans sa commune.

Au premier abord, je m'interrogeais sur son efficacité. Mais au fil des minutes qui s'écoulent, l'Adjudant devient mon associé, avec ses quelques blagues « à deux balles » qui ricochent de temps en temps sur les bords de la Charente. Et le courant passe bien entre nous deux, au bord de ce fleuve mythique.

Les transports sanitaires attendent patiemment notre feu vert. Le corps va rejoindre Poitiers pour une autopsie dès lundi matin, autopsie à laquelle nous assisterons... L'ombre du pêcheur, disparu il y a quelques semaines, s'éclaircit peu à peu. Elle devient un fait judiciaire qui risque d'éclabousser toute une région lorsque le résultat officiel nous sera communiqué...

Après trois heures de travail :

— C'est bon, messieurs, vous pouvez le prendre en charge !

Le corps est désormais aux mains des services mortuaires. Nous plions les voiles ! La cabane du carrelet va retrouver sa quiétude habituelle, même si cette journée de pêche aura forcément une saveur particulière, pour Marcel le propriétaire des lieux et Jean Berteau.

Les badauds commencent à rebrousser chemin. Certains restent encore un peu, attendant notre départ

pour se rapprocher au plus près du ponton, dans l'espoir de recueillir une information précieuse en avant-première.

— Bon, mon Adjudant ! On se rend jusqu'à la brigade, maintenant ?

— Allez... ! Je vais vous montrer le bateau...

Arrivé dans la cour, je l'aperçois : il repose sur une remorque prêtée par un ostréiculteur du coin. Je fais le tour de la coque avant de monter. L'embarcation est modeste, avec une petite cabine, deux simples couchages et une tablette pliante pour se restaurer. Les cannes et les accessoires de pêche sont correctement rangés. Les équipements obligatoires de sécurité sont dans le coffre.

— Le matériel était placé de cette façon ?

— Oui, Lieutenant !

— Il n'a même pas eu le temps de sortir son matos ! C'est quand même bizarre pour un pêcheur, d'autant plus que l'embarcation était ancrée ?

— Oui ! Nous l'avions également remarqué.

— Il y avait des appâts sur le bateau, le jour de la découverte ?

— Non.

— Surprenant ?

— Oui, c'est intrigant, Lieutenant !

J'aperçois quelques affaires de rechange dans la cabine, ainsi que des jumelles déposées sur l'un des couchages.

— Bon... ! Eh bien, je pense avoir fait le tour !  
Rappelez-moi où vous l'aviez localisé ?

— À quatre milles nautiques, au sud de l'île Madame, juste après la barre d'Estrée !

— Comment expliquez-vous que le corps relevé tout à l'heure, s'il s'agit du même homme, soit arrivé jusqu'à la Charente ?

— Pour celui qui n'est pas du coin, cela peut sembler surprenant, Lieutenant, mais pour des locaux comme nous, c'est normal.

— Ah bon ?

— Oui ! Avec les forts courants, les marées et l'estuaire, un corps humain qui flotte entre deux eaux pendant plusieurs semaines peut se retrouver où il a été découvert tout à l'heure !

— Donc, c'est possible ?

— Oui, c'est possible, Lieutenant !

— Bon... très bien... ! Pascal, si de ton côté, tout est terminé, on peut regagner notre caserne !

— Ça y est... j'ai fini !

— Parfait... ! Mon Adjudant, on vous laisse... Madame Baillard doit se présenter à la morgue de Rochefort tout à l'heure. On vous tient au courant !

Elle venait d'être avisée par nos soins. Cette femme habite Fouras, une station balnéaire bien connue

située en bordure de mer un peu plus au nord, face à Port-des-Barques à proximité de l'embouchure de l'estuaire...

Nous rentrons sur Rochefort...

— Eh bien, Lieutenant ! Vous commencez fort en ce début de semaine !

— Ah, tu trouves, Pascal ? Mes amis m'appellent J.P.S., mais bien souvent, on me surnomme le chat noir quand j'exerce sur un nouveau poste !

— Ah effectivement ! Au moins, vous êtes vite dans le bain !

— Oui, c'est le cas de le dire !

— En parlant d'affectation, je ne veux pas remuer le couteau dans la plaie, mais c'était une sacrée affaire, votre enquête de Saint-Étienne de Baïgorry !

— Oui, tout le monde s'en souviendra. Et pour longtemps !

— Vous verrez, Lieutenant, ici vous vous plairez !

— Je n'en doute pas. Je pense que cette région mérite que l'on s'y attarde.

En discutant de tout et de rien, j'apprends à connaître mon personnel... Je n'ai pas vu le temps passer... J'aperçois d'ailleurs le bâtiment de la Corderie

Royale<sup>5</sup>. C'est signe que notre cantonnement est à quelques encablures...

Arrivé dans la cour, je me dirige immédiatement dans le bureau du « patron » pour faire le point : l'autopsie du corps aura lieu lundi matin. C'est confirmé... Dans la discussion, le Commandant me présente le plan de la région fixé sur son mur, et l'arrondissement que nous surveillons. Des punaises de différentes couleurs y sont plantées. Elles matérialisent toutes les brigades de gendarmerie placées sous sa responsabilité, et les enquêtes en cours. Nous ne sommes pas encore en fin d'année, mais sa carte me fait penser à un sapin de Noël qui est déjà bien décoré.

— Comme vous pouvez voir, Lieutenant, voici notre circonscription avec les affaires judiciaires élucidées et celles traitées actuellement.

— Je remarque que la région est quand même mouvementée malgré un calme apparent !

— Et oui... même si le coin est agréable, nous avons une recrudescence de vols, comme un peu partout en

---

5 La Corderie Royale : bâtiment construit au 17<sup>e</sup> siècle, dans lequel les cordages de la marine royale ont été confectionnés durant deux cents ans. À l'époque, le cordage le plus long d'un navire mesurait une encablure (soit environ 195 m), et devait être réalisé d'un seul tenant. Le commettage (technique de fabrication d'un cordage consistant à réunir plusieurs brins par torsion) réduit la longueur du cordage d'un tiers, l'atelier de fabrication devait donc faire au minimum 270 m de long, d'où les grandes dimensions du bâtiment qui est de 374 m.

France, sans oublier la période estivale où la population est multipliée par dix.

Tout en parlant, je balaye du regard son bureau : il est impeccable. La pièce est relativement sobre, avec le portrait de notre Président de la République, chef des armées. Quelques tableaux font référence à des témoignages de satisfaction à son égard, mais aucune photo privée.

Le Commandant est aussi le lien direct avec les autorités civiles, les élus, et bien entendu, les magistrats dont nous dépendons. Mais son rôle ne s'arrête pas là : il doit intervenir également sur des conflits entre le personnel des unités. Je vais d'ailleurs m'éclipser, car il doit traiter une affaire interne...

Je rejoins mon bureau; il est situé au fond du couloir, un peu à l'écart du va-et-vient. Ce n'est pas plus mal. Pascal commence à inscrire sur la machine à écrire toutes les opérations techniques effectuées depuis ce matin. Le reste de mon équipe ne bosse pas. Ils reprennent le travail lundi. Il manque l'Adjudant-chef Yann Legoff, le Chef Dubois, le maître-chien Daniel Espinoza en congés, et Magalie Joffre. Elle a intégré le groupe depuis quelques mois après avoir fait ses preuves durant cinq années dans une brigade de campagne.

Le couloir est loin d'être « mort », même si aujourd'hui, samedi, l'activité des autres services est réduite...

Et soudainement :

— Meeerde !!!

Une voix puissante venue du fin fond des Hautes-Pyrénées résonne dans mes oreilles jusqu'à la cour de la caserne. Tout le monde en profite, même les familles. C'est le « radio »<sup>6</sup> et son accent singulier. Il est dans la salle d'écoute, face au bureau du Commandant. Il est en train de fustiger son imprimante qui ne répond pas, car elle manque d'encre.

Je déambule quelques instants en cogitant sur notre affaire. Je ne sais pas pourquoi, mais à chaque mutation, j'éprouve ce besoin inexplicable d'ouvrir la porte d'une cellule pour sentir les odeurs si particulières. Un vrai chien de garde qui veut s'imprégner de l'environnement dans lequel il va exercer ! Il faut être sacrément déséquilibré pour se comporter de la sorte, mais je l'assume.

De part et d'autre du couloir, les bureaux se font face. Durant les grosses journées d'activité, je suppose que les enquêteurs des différents services se communiquent les renseignements à haute voix, comme une balle de pingpong renvoyée d'un camp à l'autre, avec un juge-arbitre : le planton. Je profite d'ailleurs pour aller le saluer de plus près.

---

6 Radio : terme pour désigner le gendarme exerçant en salle radio.

— Alors Lagarde ? Ça se passe bien ?

— Oui, ça va, Lieutenant. Les gens ne vont pas tarder à arriver après leur petit tour de marché.

— C'est un grand marché ?

— C'est un très beau marché ! Il occupe deux rues principales de la ville, jusqu'à l'arsenal.

Cette discussion me permet de prendre la température, mais j'ai encore du mal lorsqu'on s'adresse à moi par un « Lieutenant ! ». Je vais devoir m'y habituer...

Le planton gère les appels téléphoniques et l'accueil du public. C'est en quelque sorte le filtreur du bâtiment. Son rôle est essentiel dans l'activité quotidienne : il représente l'institution et notre image. Il oriente les gens et les conseille. Mais avant tout, il doit être capable de différencier le faux du vrai, et inscrire sur la main courante ce qui est d'une moindre importance.

Ah, cette fameuse main courante ! Parlons-en ! C'est un registre qui n'est pas officiellement reconnu par notre hiérarchie, contrairement à la Police nationale. En Gendarmerie, on l'exploite également, mais de façon officieuse. On y écrit de tout : des notes, des informations anodines.



Ce registre est souvent un simple « cahier d'écolier » posé derrière le pupitre d'accueil. Il est présent dans toutes les unités de France et de Navarre, et il nous sert bien. Il devient même parfois un livre à sketches : « *Une personne vient se plaindre pour les déjections du chien du voisin sur l'accotement herbeux* ». « *Une maman se présente à la brigade pour que l'on sermonne son jeune enfant qui n'écoute pas* », etc.

— Je peux regarder ?

— Bien sûr, Lieutenant !

En le consultant, je remarque effectivement et sans grande surprise de nombreux faits anodins inscrits : « *Appel de madame Perché domiciliée à Breuil Magné : son chat ne veut pas descendre de l'arbre* », « *Appel de monsieur Sourdingue qui se plaint, car la tondeuse du voisin fait trop de bruit* », etc.

Je lis également : « *3 juin : appel de madame Moureau. Elle a découvert un écrit dans le grenier concernant la mort de son père survenue dans les années 50* ».

Il n'y a pas d'autres indications, mis à part le nom de la personne et un numéro de téléphone. Le gendarme qui a mentionné ces renseignements est en vacances pour trois semaines. J'attendrai son retour pour savoir de quoi il est question. Par réflexe, je relève

quand même les coordonnées de cette dame sur mon nouveau compagnon de route : le calepin tout neuf offert par mon épouse.

Bon... maintenant, il faut que je monte ! Je vais manger sur le pouce avant de me rendre à la morgue de l'hôpital. L'établissement est situé à quelques centaines de mètres de la caserne. On pourrait même y aller à pied. Mais la présence d'un véhicule de gendarmerie a toujours un impact visuel, parfois psychologique, pour bien montrer que nous sommes là, au service de la population...

Il est 13 h 30. Pascal et moi entrons à la morgue. Le sous-sol du bâtiment est hospitalier, comme l'agent qui vient de nous recevoir. Mais ce lieu sous terre reste particulier et pesant malgré tout, puisqu'il nous invite à rejoindre un Nouveau Monde...

Madame Baillard arrive. Je l'accueille, je me présente et lui explique durant quelques secondes notre démarche, ce qu'elle comprend...

— Nous avançons madame ? Vous êtes prête ?

— Oui ! Depuis le temps qu'Alain a disparu, je me suis préparée à cette situation.

Juste avant, je lui précise par des mots simples, et de manière diplomate que le corps s'est quelque peu modifié avec le temps passé dans l'eau.